



Paris-Paris via Vladi

D'est en ouest

4 . Oulan-Oudé

4 . УЛАН-УДЭ



Perdue !

Le guide de voyage disait : prenez la passerelle, tournez à gauche, puis à droite. Je prends la passerelle : elle s'interrompt abruptement. Qu'à cela ne tienne, je prends à gauche, puis à droite. Et me voici dans un quartier périphérique, où se mélangent, dans des immeubles soviétiques rénovés, habitat, bureaux, écoles, jeux pour les enfants. Bancs publics, statues, grilles ouvragées, le quartier ne manque pas de charme, à cause peut-

être de la neige, de son silence. Totalement perdue dans la cité, comme on dirait chez nous, je demande mon chemin aux passants pressés qui se rendent au travail, emmitouflés. Évidemment, j'aurais dû tourner à droite, puis à gauche. Dyslexie spatiale ? Retour à la gare. Je redemande mon chemin : tout droit, passez sous le pont, continuez, après vous verrez la grosse tête de Lénine, vous ne pouvez la rater. La grosse tête de Lénine ?





Grosse tête de Lénine



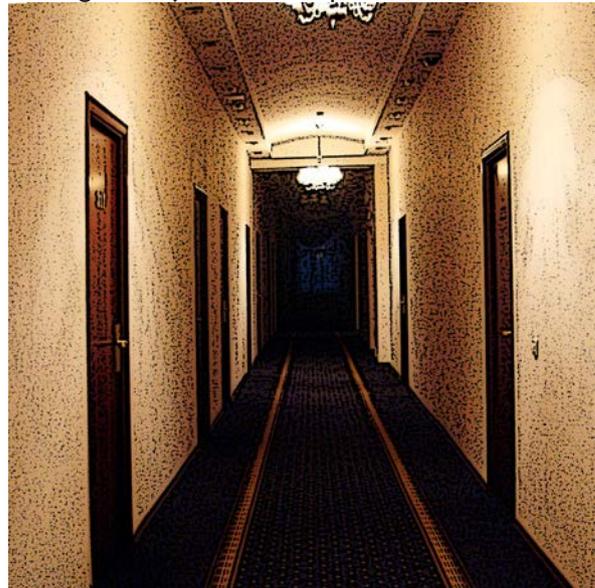
Ne pas rater la grosse tête de Lénine : ce serait difficile ! Elle trône, au milieu de la place de la mairie. Lénine, qui au naturel a déjà une tête de chat, a l'air totalement bouriate. À ses pieds dorment, dans des trous creusés dans la neige et les plates-bandes, des chiens. Pas méchants. Sans doute ne faudrait-il pas vouloir caresser le petit qui joue avec sa mère. Nous avons donc chiens et chat.



Baïkal Plaza

Ne nous refusons rien : ce sera le Baïkal Plaza. Je décide de rester deux jours à Oulan Oudé, capitale de la Bouriatie. Après trois nuits dans le train, une douche ne sera pas superflue, ni une grande lessive. À l'accueil, je dépose passeport et carte d'immigration. Les jeunes filles s'inquiètent de l'absence de tampon, et me remettent la clef de ma chambre, la 137. Premier étage, au fond du couloir. Enfin, cette douche ! Les principaux clients de l'hôtel sont des hommes d'affaires chinois, costume-cravate, mais qui se mettent à quatre dans une chambre, se préparent eux-mêmes le petit déjeuner. Une des clefs des succès économiques chinois ? Ces hommes ne sourient pas, sont d'une gravité absolue. Austères. Je me laisse aller au farniente, c'est-à-dire au zapping télévisuel. On reçoit même TV5 Monde Asie à Oulan Oudé : Pujadas, vu d'ici, attirerait presque la sympathie. Mais pas autant que le fessier du prince british en manœuvres en Irak, qui fait les gros titres de toutes les télés du monde (le prince, pas le fessier). Et surtout beaucoup moins que les lutteurs bouriates qui s'affrontent dans une salle surchauffée. Le soir, le téléphone sonne. Une voix féminine s'adresse à moi dans un français chantant : je n'ai pas fourni le « tampon », et c'est vraiment très inquiétant, je risque beaucoup d'ennuis au moment de quitter la Russie, et une grosse amende. Le tampon, diable, quel tampon ? Me revient alors en mémoire un minuscule papier remis à Vladivostok, que j'ai failli

jeter. Qui fait le lien entre mon n° de passeport et le n° de la carte d'immigration. Je comprends pourquoi l'hôtel Versailles, à Khabarovsk, m'a attribué la nationalité russe : pas de démarche bureaucratique à effectuer ! La voix féminine, c'est Elena, une jeune bouriate parlant français avec l'accent de Marseille, où elle a passé quelques années. Encore lycéenne, elle gagnait quelques sous comme guide pour les touristes : elle est partie en France se « professionnaliser » dans les métiers du tourisme, et compte bien, ici, développer ses talents. Elle garde de la France l'image d'un pays doux et aimable, préfère Paris à Moscou. Trop de racisme en Russie. Dans les rues de Moscou, Elena est regardée comme étrangère : « je suis russe, pourtant ! »





Байрақ



Fenêtres



La grand-rue de Oulan Oudé s'appelle... Lénine. Une rue piétonne qui descend jusqu'au marché, et de là vers le fleuve Selenga. Passées quelques périlleuses plaques de verglas, la promenade devient des plus agréables et des plus gaies. Les fenêtres des maisons anciennes, en particulier, ont quelque chose de fascinant, habillées de dentelle sculptée, peintes et repeintes, usées ou pimpantes. Elles marquent comme une frontière entre dedans et dehors : double fenêtre, petit carreau que l'on peut ouvrir pour aérer sans laisser entrer le froid. Souvent, entre les deux fenêtres pousse une plante grasse, fleurit un géranium. On a installé une grille en fer forgé très ouvragée, moins rébarbative qu'un barreaudage droit. Et les rideaux. Dans le vieux quartier subsistent des immeubles en bois, dont quelques-uns à colonnades. Tous les cinquante mètres, une pompe à eau. On croise des femmes avec des seaux.





Selenga

Le fleuve Selenga traverse Oulan Oudé : en été, il sépare la ville en deux parties. En hiver, il établit la continuité. La cathédrale Hodigitria, réputée en ruines, se détache en blanc sur le ciel blanc, avec ses toits bleus. Toute neuve. Une table couverte d'offrandes - pains, gâteaux, huile, miel... - est dressée en plein milieu. Le fleuve, qui se confond avec ses îles, semble être le lieu de rendez-vous des adolescents. Comme partout, les gamines se promènent bras dessus bras dessous en lorgnant vers les garçons, qui font les braves avec leurs bouteilles de bière. De plus petits improvisent un toboggan sur un versant gelé. Des dames rentrent chez elles, chargées des courses de la journée. Une pancarte précise que la traversée à pied est interdite : le règlement n'est évidemment pas appliqué.

À quoi on pense...

Pour l'instant je vous dirai seulement que la Selenga est de toute beauté et qu'en Transbaïkalie j'ai trouvé tout ce que je voulais : le Caucase, la vallée du Psel, le district de Zvénigorod et le Don. Le jour on traverse le Caucase, la nuit, la steppe du Don, et le matin au réveil, on s'aperçoit qu'on est déjà dans la province de Poltava. Et ceci sur mille verstes. Verkhniéoudinsk est une gentille petite ville...

Anton Tchékhov, à sa mère
juin 1890





Pause et posi

Flânant rue Lénine, il me vient l'idée de me restaurer. Dans une petite cour, je trouve à la fois le musée de Verkhniéoudinsk » (ancien nom de Oulan-Oudé) et une gargote. Primo, la gargote. On me présente la carte, je choisis ce que je ne connais pas. Ça me dit vaguement quelque chose : les « posi ». Mais j'ai oublié. La patronne demande combien j'en veux. Mettons que ça soit des petits pois : si je dis « dix », c'est ridicule. Et si c'est des poulets ? Bien embêtée, au hasard, je dis : « cinq ». Bonne pioche ! On m'apporte cinq énormes raviolis sibériens, fondants, cuits à point, on s'en met partout - ça se mange avec les mains - mais ce n'est pas grave. C'est chaud et parfumé. Avec un thé brûlant.



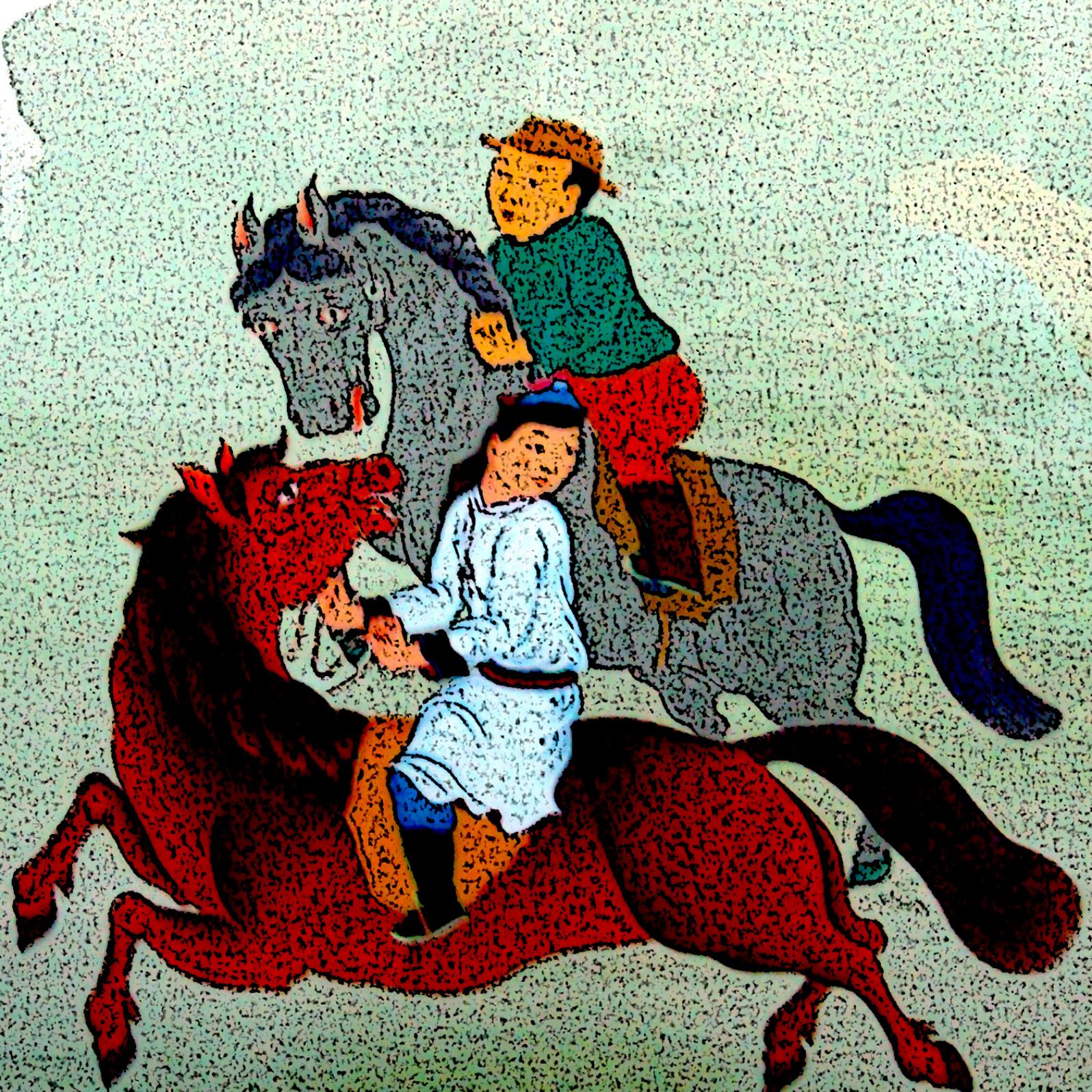
БАЛТИКА



Vie d'artiste

Le musée, c'est la porte en face. Il y a foule, mais j'achète le billet. Une foule bouriate, exclusivement bouriate. Pas un « visage pâle » (je dis « visage pâle » délibérément : la comparaison entre l'Ouest américain et l'Est lointain de Russie n'est sans doute pas absurde) dans l'assemblée : je suis un peu dans mes petits souliers, peut-être que je dérange. Je comprends qu'il s'agit du vernissage de l'exposition d'un artiste oulan-oudéen, un monsieur très timide, très réservé, un peu bigouden (ethnie française, peuple-racine installé dans l'extrême-ouest de la France. Pommettes hautes, yeux bridés, on se tient droit, raide, même). Les discours se succèdent : Monsieur le président de la Chambre de commerce, Monsieur le Maire - un bouriate communiste, Madame la directrice de l'école des Beaux-Arts... Les étudiants. Chacun remet à l'artiste une enveloppe bourrée de roubles, un papier sur lequel est écrit un compliment. Monsieur le Maire insiste sur le chemin parcouru, comme tous les maires de toutes les communes du monde : il y a encore quinze ans, dix ans, aurait-on pu imaginer une exposition d'oeuvres comme celles-ci, qui disent ce que nous sommes ? Qui montrent les chevaux, les dombras (Instrument de musique), la steppe, les enfants libres ? Qui disent notre attachement profond au bouddhisme ? L'artiste s'appelle Anatolii Tsidenov. Il est né en Russie, a passé quelques années en Mongolie, partage son temps entre Oulan-Bator et Oulan-Oudé. Alors que je tente une sortie discrète, c'est Anatolii en personne qui, me prenant fermement par le coude, m'invite à boire une vodka et à me servir à la table opulente des « zakouski » : toasts au concombre, à la tomate, au caviar, aux champignons, au saucisson... Je lui fais part de ma position délicate de pique-assiette : il m'offre sa carte de visite. Le soir, à l'hôtel, aux informations bouriates de la télé, chaîne locale, je reverrai Anatolii, timide et réservé, à la parole difficile. Du coup, j'ai à peine vu ce que renfermait le musée : des selles de chevaux, des photos, des ustensiles culinaires. Dans le petit journal du musée, une forte parole : *l'histoire est toujours contemporaine.*





Par les rues



Marcher au hasard dans les rues du centre de Oulan-Oudé est un exercice extraordinairement léger : pas d'immeubles vous toisant de leur très grande hauteur, des couleurs douces, quelque chose d'enfantin. Bien sûr, faites attention aux traîtresses plaques de verglas qui se signalent, en hiver, par une brillance maléfique. Bien sûr, je ne serai pas allée voir le premier monastère bouddhiste de Russie, le datsan d'Ivolguinsk, à 35 km. Une autre fois. Les pèlerinages ne sont pas mon fort. Ce qu'il faut avoir vu...

Un escalier donnant sur la rue : je grimpe. La maison est splendide, avec des terrasses, des jardins. Un silence absolu (la grande rue Lénine est en permanence sonorisée, à la mode russe : on aime bien quand ça chauffe). Apparaissent un homme et une femme. Nous échangeons des regards interrogateurs. Je souris et rebrousse chemin : c'est moi qui ne suis pas chez moi.

En tout cas, puisque j'aime les vétilles, je vais au marché, au *torgovii tseentr*, acheter ce qui me fait cruellement défaut : une cuiller et un couteau. Au passage, je vois comment il conviendrait de me meubler, si j'habitais ici. Sur la place, l'attraction, ce sont de petits chevaux vifs, sur lesquels les enfants ont cet air inspiré des héros de légende exceptionnels. Des affiches invitent à voter Ziouganov (le candidat du parti communiste). « Dans les tempêtes, notre force ». Plus loin, on me propose des diamants. Des voyages en Thaïlande. Il y a même Yves Rocher, à vouloir me faire la peau (douce) comme aux parisiennes.

Курбатовский двор



ЭПЛ ДАЙМОНД
ЯКУТСКИЕ БРИЛЛИАНТЫ

ТЦ "Курбатовский", 2 эт.

Граффити на стене: "СВЕТЛОЕ МЯСО", "КАМАЗ", "СВЕТЛОЕ МЯСО".

Афиша: "М", "ФЕДОРОВЕ ПЕРВАЯ".

Афиша: "СВЕТЛОЕ МЯСО", "КАМАЗ", "СВЕТЛОЕ МЯСО".

Афиша: "СВЕТЛОЕ МЯСО", "КАМАЗ", "СВЕТЛОЕ МЯСО".

WoodStreet
-10%
на ВСЕ



Taxidermie

L'ex-musée anti-religieux, devenu musée historique, est fermé. Rabattons-nous sur le musée de la nature bouriate. On commence par des poissons. Vivants. Des tortues. Vivantes. Le musée sous-loue une partie des locaux à un montreur d'animaux exotiques, singes, girafe, crocodile... Vivants. Après, tout est empaillé. Le renne, les hermines d'été et d'hiver, les oiseaux. Et presque les babouchki qui gardent les salles, somnolant sur leurs inconfortables chaises.





Train de jour

Petit trajet : Oulan-Oudé - Irkoutsk. 456 km, 7 h 30 de train, de jour. 517 roubles en platzkart plein tarif, linge compris (environ 15 euros). Le train s'appelle Saratov, n° 45 sur la ligne. On prétend que le confort du train décroît à mesure que croît son n° : je n'ai rien remarqué de tel. Ne serait-ce pas une ruse pour faire emprunter aux touristes les trains où ils se retrouvent entre eux, les plus chers ? On voit de ces choses, dans les gares ! L'ingéniosité est toujours réjouissante : voici le train à manger la glace. Il gratouille entre les rails, et évacue la glace dans le wagon qu'il tire. Il n'étonne que les chiens errants, les pigeons et moi. J'aurai aussi vu des trains-pompiers, rouges. Des trains-grues. Voilà le bagage sur patins, composé de carton et de tasseaux de bois.

Le Saratov

On quitte les montagnes de Oulan-Oudé. Arrêts dans de petites gares. La voie suit le Selenga, puis le traverse. C'est le bazar dans le wagon, il fait une chaleur terrible, tout le monde traîne en savates et pyjama, grignote, boit. On bouquine, on joue aux cartes. Je file au restaurant, seule cliente encore, soupe, salade. Il n'y a plus qu'à coller le nez sur la vitre pour voir défiler le paysage.

Nez au carreau

Histoire sans paroles... jusqu'à l'arrivée sur le Baïkal, dominé ici par les monts Khamar Daban.

ПАПАТОР

120 KM/H





L'homme de Magadan

Une vitre, à l'arrière du dernier wagon du train, laisse voir filer les rails. La provodnitsa a installé un cendrier émaillé. Arrive un grand escogriffe, clope à la main droite, bière à la main gauche, qui me déverse de manière précipitée un discours-fleuve d'où il ressort que ce train est peuplé de cochons. Je l'invite à parler moins vite... Alors, calmement, il m'explique que, oui, les Russes, c'est des cochons. Ils jettent tout n'importe où, ils se tiennent mal, ils traînent en pyjama jusqu'à pas d'heure. Le type m'engueule : c'est ridicule, de voyager en train. Ok, il n'a pas complètement tort. Je n'aurai même pas vu un renard, même pas un lièvre. OK, il a toujours raison : seulement empaillés. De toute façon, le sud, c'est moche et c'est con. Qui n'a pas vécu à Magadan ne connaît rien à la vie, là, oui, tu vois des choses qui valent la peine, les cèdres qui se tordent au ras du sol, les petites fleurs courageuses ; tu vas à la chasse. Et quand il fait froid, il fait carrément froid. Électricien à Magadan pendant vingt ans, il trouve à s'employer dans une compagnie anglaise à Irkoutsk, qui le paie avec un lance-pierres : 18000 roubles par mois (environ 550 euros). D'ailleurs, est-ce que j'ai vu les illuminations du nouvel an, à Irkoutsk, cette année ? Euh... non. C'est bien dommage, parce qu'il n'y était pas pour rien. Mais fini, fini, il retourne à Magadan, la plus belle ville du monde. Que ces cochons de Russes...

À quoi on pense...

Le Russe est un joli cochon. Si on lui demande pourquoi il ne mange ni viande, ni poisson, il avance, pour se justifier, l'absence d'arrivée, les voies de communication défectueuses ; cependant, dans les villages les plus retirés il y a de la vodka, et tant qu'on veut. On pourrait pourtant croire qu'il est beaucoup plus facile de se procurer de la viande et du poisson que de la vodka, qui coûte plus cher et qui est d'un transport plus difficile.

Anton Tchekhov, à sa mère, juin 1890





